



© Serge Cannasse

Fabienne Brugère France

Le Soin : une nouvelle manière d'interroger nos sociétés ?

01/12/2012, Hôtel de Région (Lyon)

L'auteur

Née en 1964, **Fabienne Brugère** enseigne la philosophie à l'Université de Michel-de-Montaigne Bordeaux 3. Elle dispense également des cours aux Universités de Hambourg, Munich et Laval à Québec, comme professeure invitée. Ses travaux portent sur l'esthétique, l'histoire de la philosophie moderne (XVIII^e siècle), la philosophie morale et politique et la théorie féministe. Elle est membre du comité de rédaction de la *Nouvelle Revue d'Esthétique*. Depuis 2008, elle préside le Conseil de développement durable auprès de la Communauté urbaine de Bordeaux. Fabienne Brugère dirige les collections « Lignes d'art » aux Presses Universitaires de France, et « Diagnostics » aux éditions du Bord de l'eau, Bordeaux/Lormont.

Dans *Faut-il se révolter ?*, elle propose de voir dans les révoltes et leur corollaire de revendications le désir d'une démocratie qui soit une « égalité des voix ». Revenir à une telle définition de la démocratie suppose de réaffirmer la force du vote, mais à condition de construire autre chose qu'une démocratie de l'opinion. Comment peut-on alors, en démocratie, rendre le vote plus intelligent, plus informé ?

L'œuvre

Faut-il se révolter ? (Bayard, 2012) (143 p.)

Dictionnaire politique à l'usage des gouvernés, avec Guillaume Le Blanc (Bayard, 2012) (505 p.)

L'Éthique du « care » (PUF, coll « Que sais-je ? », 2011) (127 p.)

Philosophie de l'Art, avec Julia Peker (PUF, 2010) (270 p.)

Judith Butler. Trouble dans le sujet, trouble dans les normes, avec Guillaume le Blanc (PUF, 2009) (127 p.)

L'année 1790, Kant : Critique de la faculté de juger, avec Christophe Bouton, Claudie Lavaud, Daniel Dumouchel (Vrin, 2008) (343 p.)

Le Sexe de la sollicitude (Seuil, 2008) (183 p.)

Questions de respect, avec Nathalie Zaccai-Reyners, Maryvonne Charmillot, Raphaël Gély (Université de Bruxelles, 2008) (228 p.)

C'est trop beau (Gallimard Jeunesse, 2008) (75 p.)

Zoom

Faut-il se révolter ? (Bayard, 2012) (143 p.)



« Contemporains des émeutes grecques, du printemps arabe et de l'occupation de Wall Street, nous avons à nous demander de quoi les révoltes sont le signe. La conviction qui anime cet essai est que, loin d'annoncer la mort de la politique, elles sont le désir d'une autre politique. »

C'est bien cette intuition d'une alter-politique en construction que Fabienne Brugère poursuit ici, à quelques mois des élections présidentielles où nous risquons une nouvelle fois de faire l'expérience de la dévalorisation du vote, à la fois par les sondages et par l'abstention.

Comment donc insuffler la puissance de l'insoumission dans une démocratie qui semble souvent inerte ? A quelles conditions l'espérance de la révolte peut-elle se transformer en désir de participation ? Quelle démocratie désirons-nous ? Quels gouvernants voulons-nous ? Comment passe-t-on de la contestation à la politique de gouvernement ? Des réponses que nous saurons apporter à ces questions dépend en grande partie notre avenir politique.

Les Nouvelles Figures du soin, avec Guillaume Le Blanc, Frédéric Worms, Nathalie Zaccai-Reyners (Esprit n°321, 2006) (203 p.)

Foucault et les Lumières, avec Guillaume Le Blanc, Céline Spector et Jean Terrel (revue *Lumières*, n°8, 2006) (246 p.)

L'Expérience de la beauté (Vrin, 2006) (206 p.)

Le Goût. Art, passions et société (P.U.F, 2000 ÉPUISÉ) (127 p.)

Shaftesbury, philosophie et politesse, avec Michel Malherbe, Actes du Colloque International Shaftesbury (Honoré Champion, 2000) (272 p.)

Théorie de l'art et philosophie de la sociabilité selon Shaftesbury (Honoré Champion, 1999) (429 p.)

Spinoza et les affects, avec Pierre-François Moreau (Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1998 ÉPUISÉ) (104 p.)

Dictionnaire politique à l'usage des gouvernés, avec Guillaume Le Blanc (Bayard, 2012) (505 p.)



Des luttes populaires à la crise mondiale, notre modèle politique est chahuté sans qu'une alternative apparaisse clairement.

Dans ces temps incertains, comment ne pas sombrer dans la panique ou l'indifférence,

comment maintenir la réflexion critique ? Six philosophes d'une même génération, celle de la crise justement, font ici l'inventaire des idées qui peuvent aider à résister, à transformer le présent. Notions classiques mais revisitées à l'aune de notre actualité ou notions surgies ces dernières années. Outre-Atlantique, parfois attendues et parfois étonnantes, elles permettent de recenser les usages déjà en cours et, aiguillons de notre capacité de révolte et de notre participation à la démocratie, d'inventer de nouvelles pratiques politiques.

L'Éthique du « care » (PUF, coll « Que sais-je ? », 2011) (127 p.)



Le *care* est un concept jeune, mis au point dans les années 1980 aux États-Unis.

Il est d'abord une éthique : à visage humain, contextuelle et renouvelée dans l'approche de la raison et des sentiments, une attention aux autres, des formes de responsabilisation. Le

fondement théorique est une anthropologie de la vulnérabilité, la possibilité de rendre audible une voix des femmes et des fragiles. Cette éthique est enracinée dans des débats issus de la psychologie morale, puis une philosophie pratique, une sociologie et une politique.

Aujourd'hui, le passage de l'éthique à la politique se fait grâce à la revendication du *care* comme philosophie sociale. C'est pour faire face à un cycle politique de dérégulations et à la crise de nos États providence que les philosophies du *care* appréhendent par les vies ordinaires liées au soin, ces armées de populations rendues invisibles et marginalisées dans la structure actuelle du marché. Le *care*, ou comment comprendre l'interdépendance et les dépendances aujourd'hui.

Philosophie de l'Art, avec Julia Peker (PUF, 2010) (270 p.)



À quel cadre conceptuel peut-on s'adosser pour penser l'éclatement et la plasticité des pratiques artistiques contemporaines ? Pourquoi la modernité esthétique a-t-elle déplacé les limites entre art et non-art, et entre art et vie ?

Si l'art n'a de cesse de traquer de nouvelles sensations et de problématiser le rapport au monde, la confusion n'est-elle pas inhérente à l'expérience esthétique ? Toutes les oppositions conceptuelles autour desquelles s'est construite la tradition artistique ont été profondément ébranlées par la modernité esthétique : création et reproduction, œuvre et objet, art et nature, contemplation et consommation, contemplation et participation, goût et mauvais goût, le musée et son dehors, toutes ces frontières deviennent de plus en plus poreuses. Mais si les pratiques artistiques remettent inlassablement en jeu les cadres théoriques, comment penser cette confusion esthétique sans pour autant renoncer au concept d'art ?

Judith Butler. Trouble dans le sujet, trouble dans les normes, avec Guillaume le Blanc (PUF, 2009) (127 p.)



Il n'existe ni fondement naturel des normes, ni fondement culturel. Produites dans la vie sociale, incorporées et rejouées dans la vie psychique, elles n'admettent aucune fondation qui les extirperait du pouvoir de leur répétition : aussi les sujets se règlent-ils sur des règles qui ne sont réglées sur rien d'autre

que leur seule répétition.

Cette contingence des normes est sans appel pour les sujets qui sont pris en elles et se trouvent dès lors durablement assujettis. Cette violence inaugurale peut-elle être surmontée par quelque contestation ? Tel est bien le centre de gravité de la pensée de Judith Butler qui se propose à la fois de malmener le sujet pris dans le quadrillage densifié des relations de pouvoir et les normes en tant qu'elles sont différées ou contestées par des pratiques de vie. Si la philosophe américaine est principalement connue en France pour avoir relancé la problématique féministe à partir d'une contestation de l'hégémonie de la différence des sexes interprétée en différence de genres, la contestation de l'ordre stabilisé des genres participe d'une analyse renouvelée de l'emprise des relations de pouvoir sur les vies et des formes d'aliénation mentale qui lui sont liées. Il en résulte un trouble dans les normes qui vaut également comme un trouble dans le sujet marqué à la fois par l'imminence de la rage contestataire et l'exposition à la mélancolie.

L'année 1790, Kant : Critique de la faculté de juger, avec Christophe Bouton, Claudie Lavaud, Daniel Dumouchel (Vrin, 2008) (343 p.)



La *Critique de la faculté de juger* est l'une des œuvres de Kant qui a été la plus lue et discutée, de sa parution en 1790 à nos jours. Elle doit ce succès à la nouveauté et à la richesse de ses thématiques, qui s'organisent autour de trois concepts fondamentaux : beauté,

vie, liberté. Les études rassemblées dans ce volume abordent la *Critique de la faculté de juger* selon ses aspects esthétiques (beau et sublime) et téléologique (finalité des êtres organisés et finalité morale), tout en accordant une place importante à la réception et à l'interprétation de cette œuvre dans divers courants philosophiques : l'idéalisme allemand (Fichte, Schelling, Hegel), l'herméneutique (Gadamer), la tradition analytique (Wittgenstein, Cavell), la pensée française contemporaine (Lyotard, Derrida, Deleuze, Bourdieu).

Le Sexe de la sollicitude (Seuil, 2008) (183 p.)



Qui prend soin des nouveaux-nés, s'occupe des enfants et des personnes âgées, opte pour les métiers de service à la personne ? Des femmes. Qui, entre une activité professionnelle et des tâches domestiques et familiales, accomplit une double journée de travail ? Encore

des femmes. Qui entreprend des démarches de réinsertion sociale, fait des courses, accompagne ? Toujours des femmes... Dès l'enfance, on nous enseigne que les femmes ont à faire avec le soin, la sollicitude : tout ce qui compose un imaginaire de mère bienveillante et d'épouse attentive. La sollicitude aurait un sexe : toujours le même. Comment sortir de cette aliénation sans mettre en péril la démarche éthique du souci des autres ? Conjuguant les approches de la philosophie morale, des *gender studies* féministes américaines et les problèmes d'actualité, Fabienne Brugère montre ici, dans cet essai audacieux et généreux, comment penser à nouveaux frais la sollicitude. Valeur aujourd'hui désertée, elle peut nous amener à davantage de justice sociale. Changer la vie, tout simplement !

Questions de respect, avec Nathalie Zaccà-Reyners, Maryvonne Charmillot, Raphaël Gély (Université de Bruxelles, 2008) (228 p.)



La référence au respect est quotidienne. Au cœur des discours sur la vie sociale, la civilité, la moralité publique, elle se glisse également au sein de la vie intime et familiale. Les uns déplorent les effets de son effritement quand d'autres réclament réparation ou justice en son

nom. Avancée avec un ferme sentiment d'évidence, la notion de « respect » s'avère toutefois hautement plurivoque et difficile à cerner. À la fois sentiment et exigence, elle parcourt tous les registres de l'expérience marqués par la relation à autrui. Dans nos contextes, les compréhensions se côtoient, renvoyant tantôt une version problématique de l'honneur social, tantôt aux intuitions et expériences morales négligées par les théories de la justice. Doit-on y voir le symptôme d'un effacement de l'autorité des aînés, d'un laisser-aller dans l'apprentissage du savoir-vivre, ou encore d'une libération par rapport au carcan de la tradition et d'une émancipation à l'égard de certaines tutelles ? Ou ne serait-ce là que l'expression de l'inévitable transformation de formes de vie métissées où les attentes de comportement réciproques ne peuvent plus s'accorder sur le mode de l'évidence ?

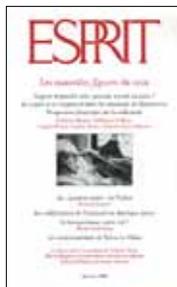
C'est trop beau (Gallimard Jeunesse, 2008) (75 p.)



Les enfants ont un rapport direct et sans détour à la beauté. Ils apprécient la diversité de ses formes et de ses expressions sans la rapporter nécessairement à des règles et à une culture préalables. Avant d'habiter les œuvres d'art, la beauté surgit dans le monde. Elle nous fascine et nous inquiète à la fois. L'art,

qui métamorphose la beauté, met l'imagination au pouvoir. Pourquoi réfléchir sur la beauté ? Parce qu'elle nous aide à mieux exister. Mais il reste toujours, par-delà les explications des philosophes et les explorations des artistes, un mystère du beau. Aimer la beauté, c'est se lancer dans une entreprise qui ressemble à une enquête policière : on tente de composer un puzzle impossible avec des pièces manquantes.

Les Nouvelles Figures du soin, avec Guillaume Le Blanc, Frédéric Worms, Nathalie Zaccai-Reyners (Esprit n°321, 2006) (203 p.)



Alors que les tâches de soin sont souvent confiées à des femmes, ou prises en charge par elles, une réflexion s'est développée aux États-Unis autour des éthiques du soin (*care*). Faut-il croire que des capacités proprement féminines sont mises en jeu par le soin ? Existe-t-il une éthique féministe de la sollicitude ?

Foucault et les Lumières, avec Guillaume Le Blanc, Céline Spector et Jean Terrel (revue *Lumières*, n°8, 2006) (246 p.)



Traditionnellement, l'âge des Lumières correspond à cette période d'invention des libertés et d'affirmation de la politique comme politique de la liberté. Pourtant, ainsi que le fait remarquer Foucault, les Lumières qui ont découvert les libertés sont celles également qui ont inventé les disciplines, grises et tatillonnes avec leur austère filet de technologies matérielles qui assujettissent corps et esprits et produisent une version moderne du sujet sans rapport apparent avec la célébration des libertés. Les Lumières peuvent-elles alors apparaître sans un conflit interne qui en dédouble l'allure et les rend pour une large part énigmatiques ? L'affirmation de la démocratie, de la valeur de la critique d'un côté, le foisonnement des disciplines, les nouvelles codifications du droit de punir de l'autre côté impliquent des versions renouvelées de la politique, des sciences humaines, de la littérature et de notre présent. C'est à ce renouvellement contrasté qui s'offre comme une généalogie des Lumières que se tient au plus près Michel Foucault. Le présent dossier cherche à examiner la portée de ces évaluations plurielles des Lumières et de Michel Foucault.

L'Expérience de la beauté (Vrin, 2006) (206 p.)



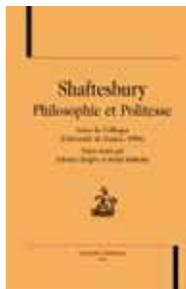
Pourquoi la philosophie a-t-elle pris sur elle, à un moment donné, de libérer le beau d'idéaux et de règles qui le maintenaient dans une recherche métaphysique ? Au XVIII^e siècle, dans le registre de l'art, ont lieu de nouvelles expérimentations anthropologiques qui dissolvent les présupposés platoniciens de la beauté absolue. Les phénomènes esthétiques basculent dans une valorisation sans précédent du relatif. D'une part, la beauté est affaire d'expérience perceptive. D'autre part, son contenu dépend de l'époque, des institutions politiques, des coutumes et des modes. Le dispositif théorique qui contribue à ce renversement de perspective peut être nommé en philosophie l'empirisme. A l'intérieur de ce nouveau regard sur la beauté, les positions de philosophes comme Hutcheson, Hume, Smith ou Reid s'avèrent profondément novatrices. Ces pensées dressent un portrait de l'homme esthétique dans lequel percepts et affects déterminent une appréciation subjective de l'art. La beauté est une modalité essentielle de la tonalité affective de l'homme et indique un nouveau rapport à soi. Elle est aussi un instrument de la distinction sociale car elle participe d'un questionnement sur le progrès de la civilisation, le degré de raffinement, et le développement d'une société marchande qui l'intègre dans le tableau de la prospérité, du luxe et de la puissance.

Le Goût. Art, passions et société (P.U.F., 2000 ÉPUISÉ) (127 p.)



Comprendre le sens de l'expérience esthétique à travers une analyse du jugement de goût, tel est le propos initial. Pendant longtemps, la réflexion sur le goût fut l'occasion d'une affirmation de la pureté, du désintéressement. *La Critique de la faculté de juger* de Kant en offrit la justification théorique. Disparaissait alors le matériau passionnel, anthropologique à partir duquel une compréhension de l'art et du jugement de goût pouvait avoir lieu. À y regarder de plus près, les choses ne se sont peut-être pas passées ainsi. En Italie dès la Renaissance, en France et en Grande-Bretagne aux XVII^e et XVIII^e siècles, se noue en réalité un discours sur l'art qui souligne son appartenance à l'idée de civilisation, assignant des origines physiques, sociales et passionnelles au goût. Une nouvelle théorie de l'homme vit ainsi le jour à l'occasion d'une analyse de la matérialité artistique.

Shaftesbury, philosophie et politesse, avec Michel Malherbe, Actes du Colloque International Shaftesbury (Honoré Champion, 2000) (272 p.)



« Et la jouissance prise à la beauté d'un être ne suffit pas au contentement de l'âme qui aspire. Elle cherche comment combiner des beautés plus nombreuses et comment former par leur réunion une belle société. Elle enveloppe du regard les communautés, les amitiés, les relations, les devoirs, et

elle considère quelle harmonie il faut entre les esprits particuliers pour composer une harmonie générale et établir le bien commun. Mais ce n'est pas assez que ce bien public encore restreint à une unique communauté d'hommes. Elle se forme un plus noble objet et élargissant ses affections elle recherche le bien du genre humain. Elle s'arrête avec plaisir sur la raison, sur les ordres qui sont au fondement de cette belle correspondance, de ce noble intérêt. Les lois, les constitutions, les rites civils et religieux ; tout ce qui civilise et polit la grossière humanité ; les sciences et les arts, la philosophie, la morale, la vertu ; l'état florissant des affaires humaines, la perfection de l'humaine nature ; autant d'objets qui l'enchantent charmes d'une beauté qui la retient. »

Shaftesbury, *Les Moralistes*, I, 3.

Théorie de l'art et philosophie de la sociabilité selon Shaftesbury (Honoré Champion, 1999) (429 p.)

Comprendre le sens de l'expérience esthétique dans l'univers des formes sociales est le problème initial. Les rapports de l'art et de la société, qui dessinent une philosophie de la sociabilité, constituent un espace public du goût redistribuant la manière dont s'élabore généralement un projet philosophique. L'intervention de la société ou de la communauté fait intervenir des éléments étrangers, variables et hétérogènes qui sapent à première vue les fondements de l'autonomie du discours esthétique. Le philosophe anglais Shaftesbury a tenté de confronter la réception et la production artistiques à une destination sociable de la philosophie, qui rend possible une unité d'ordre critique et culturel des belles formes, prenant en compte le processus d'humanisation et d'éducation dans la société. Toutes ces expériences sont jugées grâce à une norme, la sociabilité, dont Shaftesbury présente différentes figures.

Spinoza et les affects, avec Pierre-François Moreau (Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1998 ÉPUISÉ) (104 p.)



Comment l'affectivité est-elle pensée dans le rapport à une passivité dont l'expérience des affects s'avère le révélateur ? Quelles sont les conditions de possibilité d'une anthropologie politique et religieuse ? Comment les affects sont-ils écrits du point de vue théologique ?